

POURQUOI CREER UN JOURNAL LYCEEN ?

Qu'est ce qui décide les lycéens d'aujourd'hui à créer un journal ? Nous avons choisi de donner la parole à six d'entre eux, élèves de Terminale ou tout juste sortis du lycée : la grande diversité de leurs témoignages montre que leurs motivations sont aussi variées que les bénéfices qu'ils ont retirés de leur investissement.

Jeronimo a rejoint l'équipe du *Postérieur*, qui existait déjà lorsqu'il est entré au lycée, de manière quelque peu originale : « J'avais vaguement entendu parler et lu quelques fois *le Postérieur*. Vers le début de mon année de seconde, c'était en 2000, je suis allé sur le site web du journal que j'ai trouvé vraiment nul. Alors, moi qui en concevais à l'époque, je l'ai piraté et dans le numéro qui a suivi, j'ai pu voir leur réaction qui n'était ni plus ni moins qu'une invitation à rejoindre leur équipe ! ».

Clémentine raconte ensuite la naissance plus classique du journal auquel elle a participé : « *Le Drakkar* est né par un bel après midi de juin, en pleine révision du fameux Bac... Un groupe d'élèves de Seconde est tout simplement venu vers une bande de copains dont je faisais partie ; nous étions alors en Première. On a commencé une discussion pleine d'espoir du genre "il faut faire bouger ce lycée, il faut mettre de l'animation !" etc.... Quelqu'un a proposé la fondation d'un journal : voilà, le *Drakkar* était (presque) né. »

L'idée de contribuer à la vie de l'établissement semble a priori être la première motivation des journalistes lycéens. « L'idée d'animer le lycée, l'argument de base, était bien sûr plutôt sympathique. La sortie du journal pouvait devenir un moment important dans notre vie lycéenne et provoquer discussions, débats, échange entre tout les petits électrons libres de l'atome lycéen : élèves, profs, administration... » rapporte Clémentine.

Il s'agit d'apporter un petit quelque chose en plus au fonctionnement bien rôdé du lycée, généralement centré sur les cours. Bénédicte reconnaît ainsi qu'elle a rejoint l'équipe des *Canetons Déchainés* « pour changer d'air ». « C'était assez délirant souvent, et puis ça faisait de l'animation au sein du lycée, une bonne animation faites par des lycéens » raconte Jeronimo.

Il s'agit aussi et surtout de créer du lien entre des élèves parfois venus de plusieurs collèges, qui ne se connaissent pas même s'ils se côtoient quotidiennement, et qui peinent à trouver un lieu d'expression commun. Agnès, qui a contribué pendant ses années lycée au quotidien *La Fenêtre*, se rappelle que la salle de rédaction était un vrai lieu de vie : « A chaque récré, la salle de presse est ouverte, et c'était toujours plein de monde, pas forcément toujours pour le journal d'ailleurs ! Et puis on avait la chance d'avoir une salle de rédaction. »

Zoé, de *Jean François*, nous explique qu'« un journal lycéen est aussi synonyme de diversité, permettant à toutes personnes d'écrire sur ce dont il a envie que se soit politique, culturel... Quand j'écrivais des critiques de théâtre c'était aussi pour faire part des choses que j'aimais et leurs donner envie d'y aller. Mais il peut y avoir dans un journal une dimension plus drôle, ou certains articles sont faits pour rire, alors dans ce cas on laisse un peu tomber "l'intellectuel" et on divertit les p'tits lycéens ramollis par le grand nombre

d'heures de cours. » Le journal fait circuler une autre information, dans sa nature comme dans son traitement. Pour Barbara, de l'équipe du *Petit Bhoutanais Illustré*, il offre « la satisfaction d'exprimer ses propres opinions, plutôt que de se contenter de ce que l'autre peut écrire ».

Zoé avoue que le but de ses articles était aussi la mobilisation de ses pairs : « Dans le dernier *Jean-François*, il y a un article sur le retour à la punition collective : face à ces nouvelles lois, la seule possibilité pour faire entendre notre voix était de l'écrire, reste qu'elle se limite à l'enceinte du lycée... Autre sujet : la guerre en Tchétchénie : nous sommes allés à Paris au rassemblement d'*Amnesty International*, nous nous sommes sentis concernés par ce génocide qui passe sous silence, et je serai heureuse que le journal permette peut-être que les lycéens en prennent conscience. »

De fait, le journal lycéen semble indissociablement lié à la notion d'engagement volontaire, d'esprit d'initiative. Agnès revient sur son investissement : « J'ai vite compris que prendre un engagement c'était nécessaire pour que ça marche, que c'était pas à la carte, que c'était oui ou non je compte m'y investir ! A *La Fenêtre*, qui est un quotidien, la règle est claire : si le journal ne sort pas un jour, il est mort ! Avec les numéros spéciaux notamment (numéro 100 de 20 pages vendu dans la rue, numéros de 16 pages pendant la semaine de la presse), on s'est vraiment défoncé. Je pense que ça m'a donné le goût de faire les choses à fond, jusqu'au bout. »

Pour ceux qui viennent de quitter le lycée, l'expérience reste plutôt un bon souvenir, comme en témoigne Bénédicte : « Ca m'a tout de suite plu. Parfois on est un peu stressé par la sortie d'un nouveau numéro mais c'est ça qui fait tout le charme. » Et ce malgré les difficultés du quotidien, que se remémorent Clémentine : « J'ai rencontré beaucoup de problèmes de censure, de parution, de financement, mais aussi des difficultés internes avec une rédac'chef aux abonnés absents sur la fin de l'année... » Zoé, qui fait toujours partie de *Jean-François*, poursuit : « Parfois on manque de temps, parfois de rédacteurs... ».

Agnès convient qu'elle a eu la chance de recevoir l'appui d'un professeur bien disposé à l'égard du journal : « Si *La Fenêtre* a une telle longévité par rapport à d'autres journaux, c'est aussi en partie grâce à lui. En fait, on a les avantages de l'appui d'un encadrant sans les défauts : pas de censure. Enfin, il faut reconnaître qu'on est bien soutenu par l'établissement. Pour ce qui se dit pas toujours, mais ça tant mieux ! »

Mais qu'ont-ils le sentiment d'en avoir retiré sur le plan personnel ? Pour la plupart d'entre eux, le journal jeune est une micro-expérience du vivre-ensemble, de ses difficultés, et de ce qu'il exige. Le témoignage d'Agnès laisse à penser que le travail en équipe de rédaction « c'est pas d' la tarte ! Même si c'était bien ça le plus sympa et le plus intéressant. J'ai vu aussi qu'il y a pas mal de monde qui s'engageaient dans le vent, et qui te laissent dans la merde. [...] C'est vrai que sur le côté "coup de gueule", je me lâchais bien, et ça n'a jamais posé de problèmes, tant qu'on mettait les formes ! Ça m'a appris justement à pouvoir dire ce qui n'allait pas, ce sur quoi je n'étais pas d'accord sans rentrer en conflit, le dire simplement. [...] On n'était pas du tout pareils, on n'écrivait pas les mêmes chose, pas de la même manière... Et tout ça permettait justement de créer quelque chose de plus complet, de représentatif ! »

Tout comme Agnès, Barbara reconnaît « que la production journalistique m'a appris à prendre confiance en moi, assumer mes opinions, et résister face à la critique - qui est toujours plus facile pour ceux qui jugent de l'extérieur - tout en prenant en compte les

conseils et les critiques bien dirigées pour s'améliorer. » Une prise de conscience sur la notions de tolérance et se sens critique, mais aussi du pouvoir de l'écrit : « J'ai appris à écrire pour le plaisir d'écrire, aussi, même si le public boude le journal, ou tout simplement ignore son existence. »

La défense du journal-territoire est d'autant plus farouche qu'on s'y cherche et qu'on s'y livre, souvent au prix d'une énergie phénoménale. Quitte, comme Agnès, à ne plus pouvoir « décrocher » : « J'ai un peu ressenti ça comme une drogue, enfin je pouvais plus arrêter... Quand on est parti là-dedans, même si ça demande des sacrifices, si ça pose des problèmes, et si l'ambiance n'est pas toujours parfaite, le résultat ou l'accueil du journal, on n'en sort pas ! »

Le journal jeune tient beaucoup de l'affectif : c'est un « premier bébé ». On y expose et on y affiche une identité, individuelle et collective, de manière quasi instinctive, pulsionnelle à la face des enseignants, des parents, de la masse anonyme des autres élèves : c'est un « totem » (P. Famery). Le témoignage de Barbara est, sur ce point, lumineux : « J'ai attendu la terminale pour réellement prendre part à un journal lycéen, et je me suis retrouvée paradoxalement impliquée dans deux journaux à la fois au sein du même lycée. C'était une expérience étrange, qui n'a pas été sans amener une situation de compétition. J'ai ainsi découvert un autre aspect du journal : l'existence d'une certaine identité, celle de ses membres, qui sont unis par leur participation commune au projet. Chacun des deux journaux pour lesquels j'écrivais me permettait ainsi d'exprimer une part de mon identité propre, un aspect que certains de mes "collaborateurs" ont parfois pu ressentir comme une trahison. »

La force du collectif est une constante de ces témoignages. Clémentine admet que le journal lui a essentiellement permis « de rencontrer de nouvelles personnes ». Le sentiment d'appartenance à une équipe se nourrit de l'investissement personnel de tous ses membres, de leurs apports, en même temps qu'il le renforce. « Bien sûr, comme partout, il peut parfois y avoir des désaccords, mais ce n'est rien comparé à toutes les petites réussites, personnelles mais surtout collectives, qu'un journal peut nous apporter », conclue Bénédicte.

Jeronimo parle lui « d'une grande expérience humaine » : « Mes années lycées n'auraient pas du tout été les mêmes sans le journal. Certes on aimait tous écrire et publier, mais on aimait aussi franchement se retrouver dans la salle informatique du lycée, pas seulement pour ajouter sa petite page, mais surtout pour retrouver l'équipe de rédaction et vraiment de se marrer pour tout et pour rien. » Cela n'a pas été pas gratuit pour Barbara : « J'ai fait l'expérience de la difficile collaboration avec des gens très différents de moi, j'ai appris à gérer les relations de pouvoir au sein d'un groupe, à tenir compte des griefs de chacun, négocier et savoir céder du terrain quand je réalisais que les autres exprimaient des vues plus justes que les miennes. »

De la révolte et du besoin de reconnaissance naît la liberté d'expression. Le journal lycéen est un moyen « à soi » (aussi bien dans l'idée que dans la réalisation) de s'approprier, de revendiquer et de propager cette idée. C'est ce que nous explique Zoé : « J'ai rejoint le *Jean François*, parce que le journalisme me semble être le seul moyen pour nous, en tant que jeunes, de nous exprimer, de donner notre avis sur l'actualité, sur notre société... Ecrire dans un journal c'est donc aussi une manière de s'engager, de défendre nos idées, de les faire valoir. Tout le monde a un jour ou l'autre envie d'écrire, de parler, de s'exprimer, ou de

s'amuser et souhaite en faire profiter les autres. C'est un droit que nous avons acquis, aujourd'hui j'ai du mal à m'imaginer sans, et je considère qu'il faut en profiter. »

Pour Barbara, le journal apparaît comme un espace créatif d'une parole jeune authentique : « J'ai peu à peu pris conscience de l'extraordinaire particularité de cette presse jeune, notamment en rencontrant d'autres équipes de journaux jeunes : c'est l'expression de la liberté de la nouvelle génération, de son originalité. Nulle part ne s'exprime de manière aussi frappante la capacité de création, d'indépendance et d'anti-conformisme des jeunes que dans cette presse vivante, libre. Nous les journalistes jeunes, c'est notre manière de refuser de nous laisser enfermer dans des cadres. »

Mais de là à envisager une carrière, Agnès est formelle : « Le journalisme, j'y pensais avant, j'y ai pensé pendant et j'y pense encore après, mais ce n'est pas dans cette optique que je me suis investie au lycée. Et avec un peu de recul, je me rends justement compte qu'un journal lycéen c'est bien souvent tout le contraire de la presse professionnelle : m'exprimer complètement librement, sur ce que je voulais, sur le ton que je voulais, les jours où je le voulais, enfin la spontanéité... C'est peut-être pour ça que je n'ai pas voulu me lancer dans des études de journalisme, en voyant que tout ce que j'aimais dans *La Fenêtre*, je ne le retrouverai sans doute pas dans le milieu professionnel. »

Ne restent-ils que les souvenirs ? Pas pour Agnès : « Maintenant que c'est fini ce temps-là, c'est vrai que j'en suis un peu nostalgique. Et je me surprends parfois, quand un truc m'énerve trop ou que j'ai envie de partager une pensée, à imaginer un article, à vouloir en écrire un ! »

Témoignages coordonnés
par Olivier Bourhis
Vice-Président de l'association

*Cet article a été publié dans Médiamorphoses, n°13, dossier « la presse lycéenne » par Laurence Corroy.
Merci aux six lycéens et étudiants qui se sont prêtés au jeu.
© Association Jets d'encre, décembre 2004.*